

Le psaume 27 est une prière qui se rattache au point culminant du calendrier religieux de la Première Alliance, le jour du Grand Pardon.

Ce jour-là le fidèle se rend au Temple de Jérusalem (qui à l'époque n'était pas détruit) avec un vif désir au coeur, celui de se réconcilier avec Dieu pour demeurer en sa présence. Mais en sera-t-il digne ? Dieu répondra-t-il positivement à ce désir ? Écoute-moi, ne me cache pas ta face ! C'est pourquoi ce psaume ressemble à la confession du péché que nous accomplissons dans la liturgie de nos cultes, par laquelle nous déposons les jongs et les croix que nous portons chaque jour. Avant d'approcher Dieu, il importe de faire le bilan de sa vie.

Car même au Temple, dans le lieu le plus saint qui soit, Dieu reste un Dieu caché, il n'est pas à la libre disposition de l'homme.

Nous-même sommes venus ce matin avec le désir de nous rapprocher de Celui que nous appelons Notre Père. J'ai soif de ta présence avons-nous chanté tout à l'heure. Cependant même au culte, même en ce lieu exceptionnel d'élévation de l'âme qu'est notre cathédrale Saint-Pierre, nous ne faisons pas l'expérience de la pleine présence de Dieu. Nous faisons plutôt l'expérience d'un écho, l'écho de sa présence cachée.

Car la présence divine, si elle se manifestait pleinement et totalement, signifierait le jugement radical de la condition humaine. Nous ne pourrions pas la supporter. Tant et si bien qu'en se cachant, en gardant ses distances, Dieu retient son jugement afin que nous puissions vivre. Son invisibilité et son retrait, que l'on déplore parfois, sont en réalité des gestes gracieux de sa part, visant à sauvegarder les créatures d'une proximité trop forte avec Lui.

Raison pourquoi de ce côté-ci des choses la présence de Dieu ne fait que nous effleurer d'un souffle doux et subtil, comme elle effleura jadis le prophète Elie sur sa montagne.

Dieu se tient à distance, oui, et cependant il nous adresse son appel. Le psalmiste prend conscience que ce désir de Dieu qui habite en son cœur prend origine en dehors de sa seule personne. Mon cœur me dit de ta part, cherchez ma face ! C'est le Dieu caché lui-même qui me demande Le chercher. Au moment où je me mets en quête de Lui, il déjà est paradoxalement présent en moi, au moins en creux. Cherchez-moi et vous vivrez !

On peut dès lors considérer que c'est bien Dieu qui nous convoque ce matin dans cette assemblée. Mon cœur me dit de ta part... Nous ne sommes pas rassemblés par hasard. Ou alors ce hasard est un moyen détourné pour Dieu d'agir incognito ici-bas. En réalité nous avons été appelés. Tel est ce qu'enseignent les Écritures.

Une voix en moi qui ne vient pas de moi m'appelle. Une force d'attraction venue d'ailleurs oriente ma conscience. La recherche de Dieu est autant le fait de Dieu que le fait de l'homme.

Tout le monde connaît la célèbre formule de Blaise Pascal dans les Pensées : Tu ne me chercherais pas si tu me m'avais déjà trouvé. Elle résume ce psaume. Celui qui cherche la foi découvre qu'il se tient déjà

dans le mouvement de la foi. Inversement celui qui a la foi découvre qu'il ne peut pas s'y installer.

Mon cœur me dit de ta part, cherchez ma face !

Illustrons cela par un petit conte japonais. Un samouraï avait un vif désir d'atteindre l'illumination. On lui parle d'un saint homme qui vit en ermite très loin dans les montagnes et qui pourra l'aider. Il choisit son meilleur cheval et part. Le voyage est pénible, dure longtemps. Un jour enfin le samouraï parvient au seuil de la grotte où vit le sage. Ce dernier sort de sa grotte et lui demande ce qu'il est venu faire ici. Le samouraï répond qu'il en est quête de l'illumination. Le sage lui demande : Pourquoi ne te mets-tu pas plutôt en quête d'un cheval ? Mais répond le samouraï, un cheval j'en ai déjà un. Alors le sage sourit et disparaît dans sa grotte.

Moralité, celui qui cherche Dieu a déjà été trouvé par Lui. Le désir que nous ayons de Dieu est l'indice de Son appel en nous.

Vous avez certainement croisé des gens qui vous ont dit : J'aimerais tellement avoir la foi... Pour autant qu'ils soient sincères, que ces gens examinent avec soin l'envie qu'ils expriment. C'est peut-être déjà le signe d'un appel.

Une précision maintenant sur la traduction française « mon cœur me dit ». Elle est importante en une époque qui privilégie en toute chose le « ressenti » au point que l'illusion finit par être considérée comme plus importante que le monde réel. Le cœur ici n'est pas une affaire purement émotionnelle. Nous savons combien les émotions sont fugaces. Si je ne base ma quête de Dieu que sur un état d'âme, une envie passagère, un soupir, l'enthousiasme d'un instant, un caprice peut-être, je n'irai pas loin. Le psalmiste le sait. Le mot hébreu traduit ici par « mon cœur » est en vérité beaucoup plus large. Le cœur, LEV, n'est pas seulement le siège des sentiments mais aussi celui de la réflexion, de la raison et de la volonté.

Ce qui suscite et nourrit durablement mon désir de Dieu, c'est Sa parole elle-même, entendons les Écritures. L'étude et l'écoute des Écritures saintes, au moyen de l'entendement et de la réflexion, stimulent en nous le désir de Dieu. L'étude et l'écoute sont une voie et le long de cette voie naît la volonté d'aller un peu plus loin, d'en découvrir un peu plus.

Voilà pourquoi la foi ne peut congédier la réflexion, voilà pourquoi le rendez-vous du culte est indispensable. Dieu n'est pas un ressenti, Dieu n'est pas un fantasme, Il vient me rencontrer dans la réalité de ce monde et de cette vie. Il est.

Examinons maintenant l'affirmation terminale du psaume : Ne suis pas assuré de voir la bonté de l'Éternel ?

De quoi parle ce verset ? Il parle de la promesse faite à quiconque se met en quête de Dieu. Nous cherchons la présence de Dieu. Cette présence est cachée. Mais ce qui est visible est Sa bonté sur cette terre des vivants. Sa bonté est une certitude. Elle est même constatable, on peut la voir. Dans la joie de vivre, la simple joie de vivre. Dans la jubilation de l'existence. Malgré les méchants qui prolifèrent, malgré la violence omniprésente, malgré les péchés innombrables. Toute joie vient de Dieu. La plus petite pointe de gaieté a pour origine la sainteté. Chaque moment de joie est un chaînon vers l'éternité qui surmonte les drames de ce monde et nous encourage.

Ce psaume je l'ai dit appartient au registre pénitentiel. Qui dit pénitence suppose un poids et un allègement.

L'invocation commence par « Aie pitié de moi ». Aie pitié de ma vie lourde de son inconfort moral, de son insatisfaction, de ses ratages et de ses failles. Aie pitié de ma vie assoiffée de pardon. Tel est le poids.

Or voici que Dieu donne Sa réponse à mon invocation. Par Sa bonté fidèle, ma vie est allégée et justifiée.

Le pèlerin va repartir du Temple allégé du poids qui pèse sur ses épaules, sachant qu'il a désormais le droit de vivre tel qu'il est malgré ses failles et ses ratages, malgré les méchants aussi, puisque la bonté de Son Dieu lui est acquise par dessus tout le reste.

Oh certes, il demeure loin de la plénitude à laquelle il aspirait au départ. De ce point de vue, il s'en va les mains aussi vides qu'il est arrivé. Il ne sait toujours pas à quoi ressemble la face de Dieu.

Mais là n'est pas l'important. Il a reçu ce qu'il lui faut pour vivre et continuer sa route, pas après pas.

A la lumière de ce psaume nous pouvons comprendre la parole que prononce Jésus dans son discours sur la pain de vie : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ». On ne saurait affirmer plus clairement que la foi n'est pas quelque chose qui dépend de la volonté humaine mais que c'est Dieu qui la donne. Dieu allume en l'homme l'étincelle de la foi par son Esprit. La volonté humaine intervient après, dans un second temps, dès lors qu'il s'agit d'entretenir l'étincelle dans la durée.

Car il faut l'entretenir, sinon elle risque de s'éteindre. Je l'ai dit, l'âme n'est jamais pleine. Ici-bas nous ne serons jamais remplis de l'entière présence de Dieu. Nous existons dans ce monde et dans le temps de ce monde tout en étant promis à ce qui dépasse ce monde et le temps de ce monde.

Telle est notre condition.

Pour conclure, je reviens sur la formule de Pascal, Tu ne me cherchais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. Il existe une autre version de cette pensée que l'on cite rarement et qui est pourtant bien plus éclairante. Pascal dit: Tu ne me chercherai pas si tu ne me possédais déjà, et il ajoute : ne t'inquiète donc pas...

L'essentiel est là : ne t'inquiète pas.

Amen

*VS 6 août 2023*